



Lettres d'Italie du Président De Brosses, le paradoxe d'une esthétique de la familiarité

Odile Richard-Pauchet

► To cite this version:

Odile Richard-Pauchet. Lettres d'Italie du Président De Brosses, le paradoxe d'une esthétique de la familiarité. Épistolaire. Revue de l'A.I.R.E., 2015. hal-02490194

HAL Id: hal-02490194

<https://unilim.hal.science/hal-02490194>

Submitted on 24 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque « Lettres d'Italie, voyage de rêve, rêve de voyage »
Lettres d'Italie du Président de Brosses,
le paradoxe d'une "esthétique de la familiarité"

Le *Voyage en Italie* relève plus que tout autre sans doute d'un rêve ancien, mais d'un rêve si puissant qu'il n'est pas encore dissipé, que le voyage est déjà fini. Il en résulte que tout récit, texte ou mise en mots reste profondément marqué par ce rêve préalable. On a beaucoup observé que les voyageurs au XVIII^e siècle marchaient sur les pas des auteurs de guides, eux-mêmes guidés par les intérêts supposés des aspirants voyageurs, tous étant davantage nourris aux sources humanistes qu'à la réalité du pays : bref, on tourne en rond. Comme mu par cette intuition de l'inutilité du voyage, Diderot, sans avoir tout à fait renoncé à ce rêve d'Italie, ne l'accomplit jamais. Dans le *Salon de 1767*, il apostrophe ainsi son ami Grimm, voyageur si invétéré au contraire qu'on le surnomma la « chaise de poste » tant qu'il put courir l'Europe, puis la « chaise de paille » quand ses infirmités l'en empêchèrent : « Pour ce voyage d'Italie si souvent projeté, il ne se fera jamais. Jamais, mon ami, nous ne nous embrasserons dans cette demeure antique [...] »¹. Mais Diderot s'empresse de justifier ce renoncement par une remarque d'ordre moral, qu'il avait déjà faite à son amie Sophie quelques années auparavant :

C'est cependant une sotte chose que de voyager. J'aimerais autant un homme qui, pouvant avoir une compagnie charmante dans un coin de sa maison, passerait toute la journée à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier (16 août 1759)².

On n'épiloguera pas sur la phobie des voyages dont l'encyclopediste souffre très tôt³. Mais on le soupçonnera d'une pointe de jalousie à l'égard de son ancien camarade de plaisirs Charles de Brosses, dont le voyage d'Italie fut bien réel, De Brosses qui fit l'objet dans les *Salons de 1765*, puis de 1767, de deux portraits satiriques absolument dévastateurs⁴.

¹ Diderot, *Salon de 1767*, dans *Ruines et paysages, Salons III*, Paris, Hermann, 1995, p. 56-57.

² Diderot, *Lettres à Sophie Volland, 1759-1774*, Paris, Non Lieu, 2010, p. 56, ainsi que 12 octobre 1760, p. 155. Voir aussi le *Salon de 1767*, *op. cit.*, p. 325.

³ Voir Eszter Kovacs, « De la méfiance à une critique raisonnée : considérations sur les voyageurs et les voyages chez Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°45, 2010, p. 41-53.

⁴ Diderot, *Salon de 1765*, Paris, Hermann, 1984, p. 216-217 ; et *Salon de 1767*, *op. cit.*, p. 358-359. Voir Odile Richard-Pauchet, « De Brosses victime d'une théorie esthétique dans les *Salons* de Diderot », dans Sylviane Leoni (éd.), *Charles de Brosses et le voyage lettré au XVIII^e siècle*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2004, p. 99-107. Portrait « retour » de Diderot par De Brosses : « D'un autre côté, Diderot me tourmente pour que je lui remette un manuscrit sur l'étymologie dont il s'est volontairement chargé de revoir l'impression. C'est un gentil garçon, bien doux, bien aimable, grand philosophe, fort raisonneur, mais faiseur de digressions perpétuelles. Il m'en fit bien vingt-cinq hier, depuis neuf heures qu'il resta dans ma chambre jusqu'à une heure. Oh ! que Buffon est bien plus net que tous ces gens-là ! », *Lettres écrites de Paris*, 1754 (Dans *Les Deux Bourgognes*, t. V, *Études provinciales*, Dijon, 1837, p. 72 ; repris dans *Les Causeries du Lundi* par Sainte-Beuve, t. VII, Paris, Garnier frères, 1855, p. 80).

Charles de Brosses (1709-1777), président à mortier au Parlement de Bourgogne (puis premier président en 1775), condisciple de Buffon chez les Jésuites de Dijon, a profité, tout comme un autre magistrat célèbre, son aîné Montesquieu (1689-1755, voyageur en Italie en 1728), d'une éducation privilégiée qui lui permet de pratiquer un libertinage de bon aloi. Parmi les plaisirs de cette jeunesse dorée de province figure le traditionnel voyage en Italie, à l'imitation des jeunes aristocrates anglais adeptes du *Grand Tour*. Souvent limité à la seule péninsule ainsi qu'à la France qu'il leur faut traverser, le voyage de ces heureux élus s'enrichit parfois (comme ce fut le cas pour Montesquieu) de l'Autriche, de la Hongrie, de l'Allemagne et de la Hollande. Montesquieu remonta lui jusqu'en Angleterre, rendant la politesse à ces jeunes gens souvent plus préoccupés de soleil que de philosophie.

Accompagné de cinq compères appartenant au même milieu dijonnais, De Brosses parcourt l'Italie du Nord au Sud, de 1739 à 1740, descendant sans surprise la vallée du Rhône en bateau, puis traversant la Provence, passant par Gênes, Milan, Venise, Florence, Sienne, Naples, visitant Rome, Bologne et Turin au retour. C'est seulement au terme de ce périple que notre jeune magistrat se distingue de ses prédécesseurs en rédigeant une relation épistolaire de son voyage, se préoccupant d'emblée du choix d'une écriture qui ne soit qu'à lui.

C'est ce style particulier que nous allons étudier ensemble, en évoquant d'abord la genèse complexe du texte, puis son originalité revendiquée ; enfin, le paradoxe d'une écriture qui bien que singulière, reste fondue dans un rêve commun.

Car si le texte sut charmer Stendhal, dont les préférences allaient à De Brosses juste après Mozart, c'est bien qu'en ressuscitant cette Italie rêvée, c'est tout un siècle qu'il ranimait.

* * *

De Brosses voyage avec cinq jeunes gens de son âge, dont certains ne nous sont connus que par ses lettres : son cousin Charles Loppin de Gemeaux, les jumeaux Edmond Lacurne et Jean-Baptiste Lacurne de Saint-Palaye, le célèbre philologue, rejoints à Rome par un certain Migieu et son ami Legouz, de la noblesse de robe. Plus connus seront les destinataires des différentes *Lettres d'Italie*, qu'il adresse, pour les plus connus d'entre eux, au président Bouhier et à son ami Buffon ; puis à M. de Blancey, secrétaire en chef des États de Bourgogne (une charge considérable) ; à Fyot de Neuilly, conseiller au Parlement de Dijon ; au comte de Tournay, le frère du Président de Brosses ; à l'abbé Cortois de Quincey ; à sa belle sœur, Anne Cortois de Quincey ; à Maleteste de Villey, ami d'Helvétius ; enfin, à

Quarré de Quintin, procureur général au Parlement de Bourgogne, futur directeur de l'Académie de Dijon et fin lettré.

On a cru longtemps que ces lettres étaient authentiquement adressées d'Italie, écrites d'un jet de plume à ses amis dijonnais les plus chers. Tout le XIX^e siècle entretiendra soigneusement ce mythe. Hippolyte Babou, maître d'œuvre de l'édition de 1858 (après celle de Sérieys, 1799, et de Colomb, 1836) prétend imprudemment qu'elles furent « griffonnées sur une table d'auberge, en robe de chambre et bonnet⁵ ». La réalité est beaucoup plus complexe : revenons avec Letizia Norci Cagiano, responsable de l'édition savante de 1991, sur les six étapes de cette genèse presque aussi aventureuse que le voyage lui-même⁶ :

1/ Juin 1739 - fin mars 1740 : Voyage en Italie de De Brosses, qui écrit à ses amis de Dijon une série de lettres, chacune en forme de journal.

2/ Fin mai 1740 – fin juin 1744 (?) : à son retour, ayant su que ces lettres, réunies en recueil par l'un de ses amis, circulaient à Dijon avec un vif succès, il entre en possession d'une copie (prise par Quintin) de neuf lettres, envoyées à Blancey et Neuilly, et recopie huit d'entre elles en les développant (ms A).

3/ Juillet 1744- fin 1745 : ce manuscrit est enrichi du voyage de Rome à Naples, du mémoire sur Naples, et de vers de Virgile qui décrivent le parcours de Naples à Rome (ms B).

4/ 1745-1748 : De Brosses rédige la lettre sur les spectacles et la musique, nettoie son premier jet et l'augmente de trois lettres (sur la base de la 9^e lettre authentique) contant son retour en France.

5/ 1748-1750 : il rédige et publie les lettres sur Herculaneum et le Vésuve.

6/ 1750-1755 : il rédige l'essentiel de ses lettres sur Rome et fait copier le recueil (ms C).

Soit en tout, cinquante-huit lettres et quinze ans de travail, en parallèle avec des recherches approfondies sur Salluste. Rien de moins spontané donc que ces lettres, qui n'ont plus rien à voir avec un « griffonnage d'auberge » !

Mais justement, pourquoi cette « récupération savante » de lettres familières qui sont un peu l'équivalent de nos modernes cartes postales ? Pourquoi n'avoir pas tout simplement publié (au moins dans un premier temps), le recueil authentique tel qu'il circulait de main en main ? C'est que le président de Brosses, tel le jeune Montesquieu auteur anonyme des *Lettres persanes*, a conscience des réactions provoquées et ne veut froisser aucune susceptibilité,

⁵ *Lettres familières écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740 par Charles de Brosses* avec une étude littéraire et des notes par Hippolyte Babou, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 2 vol., 1858.

⁶ Charles de Brosses, *Lettres familières*, texte établi par Giuseppina Cafasso, introduction, notes et bibliographie par Letizia Norci Cagiano de Azevedo, Naples, Centre Jean Bérard, 1991, 3 vol., Introduction, p. 38-39 (LNC).

trouvant de plus que son « style très libre et un peu négligé ne convenait pas à son âge et à sa position »⁷.

Il prêtera cependant volontiers son manuscrit une fois amendé et levé en plusieurs exemplaires qui vont faire, non seulement le tour de Dijon, mais celui de la France entière. En 1769, l'astronome Lalande dans l'introduction à son *Voyage d'un Français en Italie*, affirme l'avoir lu et apprécié. Quelques années plus tard, Duclos s'en inspire pour rédiger le journal de son voyage fait en 1766-1767 ; et l'abbé Richard, auteur à son tour d'un célèbre guide dont Diderot, au passage se moquera aussi dans son *Salon de 1767*, confesse l'avoir utilisé⁸. Pour couronner le tout, c'est le marquis de Sade⁹ qui, se servant du guide de l'abbé Richard, s'inspire sans le savoir peut-être des remarques de De Brosses.

Celui-ci refusera toujours de publier son manuscrit : d'une part, pour les raisons de bienséance déjà évoquées ; d'autre part, comme le suggère malicieusement la première édition Serieys, pour leur conférer peut-être un plus grand prestige, puisqu'il était difficile de s'en procurer une copie. Ce n'est donc qu'après sa mort, et à l'insu de ses descendants, que parut cette première édition de 1799, An VII de la République¹⁰.

* * *

Quel est le modèle littéraire des *Lettres d'Italie* ? Certainement pas le *Journal de voyage* de Montaigne, qui ne fut découvert qu'en 1770 dans une malle de son château, et publié en 1774¹¹. Les *Salons* de Diderot, qui évoquent souvent des œuvres conservées en Italie, ne seront pas rédigés, eux, avant les années 1760, et diffusés seulement dans *La Correspondance littéraire* auprès d'une quinzaine de princes étrangers. Le canevas de certaines *Lettres d'Italie* reprend certes les inventaires des guides de l'époque, mais De Brosses ne semble s'appuyer sur aucun de ses contemporains. Si l'on peut citer certains modèles, ils sont bel et bien antiques : « Ainsi le récit de l'éruption du Vésuve en 1737, écrit Francis Claudon, est à

⁷ Comme il l'écrit lui-même : « Vous sentez bien qu'outre la négligence perpétuelle du style, il y a mille plaisanteries, soit de société, soit sur divers articles chatouilleux qui ne sont pas faits pour être publiés, ni sous mon nom » (Lettre à Loppin, reçue le 11 mai 1745, citée par Letizia Norci Cagiano, *LNC*, p. 40).

⁸ Voir Diderot, *Salon de 1765*, *op. cit.*, p. 328. L'abbé Richard, chanoine de Vézelay (1720-1798), avait voulu se démarquer de son compatriote De Brosses, en critiquant dans son « Avertissement » ceux qui « s'en sont tenus à des généralités très connues, auxquelles ils ont prétendu donner un air de nouveauté, en les entremêlant de plaisanteries satiriques, ou d'anecdotes obscures, telles qu'on les débite dans les cafés et les places publiques : ces écrivains n'ont pas voulu sans doute prendre la peine de se mieux instruire » (*Description historique et critique de l'Italie...*, Dijon-Paris, Lambert, 1766, in 8°, 6 vol.).

⁹ Voyages de Sade en Italie : 1772 et 1774.

¹⁰ D'après *LNC*, p. 41.

¹¹ Voir Christine de Buzon, « Le soin de soi dans *Le Journal de voyage* de Montaigne et l'*Essai* II, 37 (1580-1582) », dans Christine de Buzon et Odile Richard-Pauchet (éd.), *Le Corps et l'esprit en voyage, Le voyage thérapeutique*, Paris, Garnier, 2012, p. 138-165.

l'évidence une reprise transposée de la fameuse lettre de Pline le Jeune racontant la mort de Pline l'Ancien lors du célèbre cataclysme¹² ». Virgile également permet à De Brosses d'écrire une partie de son voyage (celle de Naples à Rome) en vers latins. Il est vrai que nous avons affaire à un latiniste de haut vol : le premier mobile de son voyage n'est-il pas en effet de retrouver des fragments de Salluste, dont il ambitionne de compléter l'*Histoire de la république romaine dans le cours du VII^e siècle*¹³ ?

Mais le véritable coup de génie littéraire du Président est d'avoir su exploiter l'une des ressources propres à l'épistolaire, c'est-à-dire d'avoir maintenu dans ses *Lettres familières* le principe d'un lectorat multiple et de s'y être adapté. Au lieu de rédiger un journal de bord érudit et monocorde, il module son écriture en fonction de la position sociale, du goût et du caractère de chaque destinataire : au fidèle Fyot de Neuilly les lettres les plus affectueuses et les allusions poétiques ; au pesant Quarré de Quintin, les catalogues des musées ; au subtil Maleteste de Villey, les musiques et les spectacles ; à Mme Cortois de Quincey, seule femme, les sujet féminins un peu lestes, comme la jalousie des maris napolitains ou les procès pour impuissance. C'est ce qui va donner au texte cette formidable couleur « pré-romantique » qui fascinera Stendhal et fécondera tout son siècle : comme le souligne Francis Claudon, « Même façon [que le romancier] de se poser – avant l'heure - en dandy, [même façon d'] expédie[r] en deux petits mots, les savants érudits, les publications de référence. 'Voyez Misson ! Est-ce dans Ducange ? cherchez ! je n'ai pas le temps d'être pédant ; j'écris à mon humeur, je voyage à la diable, vive mon caprice' !¹⁴ »

Mais pour donner une idée plus précise de l'originalité de ces lettres, nous nous attarderons sur trois faits d'écriture qui les distinguent radicalement à la fois d'un guide de voyage et d'une lettre familière de son temps : d'abord cette vraie curiosité qui l'amène toujours à nous présenter l'envers du décor (les intrigues du Vatican, les mœurs des dames romaines) ; puis une impertinence dans le ton qui ose les anecdotes à caractère bas, en opposition à la noblesse des sujets traités (architecture, politique, etc) ; enfin, pour servir ce riche propos, la prédilection pour un style vif, anti-classique. Autant d'éléments dont l'auteur est conscient et qu'il nomme, « la négligence perpétuelle du style », « mille plaisanteries [...] sur divers

¹² Francis Claudon, « L'Aporie descriptive ou l'insaisissable Italie des *Lettres familières* du Président de Brosses », dans Sylviane Leoni (éd.), *Charles de Brosses et le voyage lettré...*, op. cit., p. 153. Voir aussi, dans le même recueil, l'article de Roland Mortier, « L'escapade napolitaine du conseiller de Brosses », p. 111-119.

¹³ Dans son œuvre les *Histoires*, Salluste ne traite en effet de façon suivie la chronologie romaine que de -78 (mort de Sylla) à -67 (victoire de Pompée contre les pirates). De Brosses publiera donc à Dijon, chez Frantin, en 1777, une *Histoire de la République romaine dans le cours du VII^e siècle, par Salluste, en partie traduite du latin sur l'original, en partie rétablie & composée sur les fragments qui sont restés de ses livres perdus, remis en ordre dans leur place véritable ou le plus vraisemblable*.

¹⁴ Francis Claudon, *ibid.*

articles chatouilleux qui ne sont pas faits pour être publiés ». Et pour resserrer notre propos, nous puiserons nos exemples principalement dans les lettres de Rome.

La première caractéristique de ces *Lettres d'Italie* qui a tant séduit les lecteurs romantiques, c'est le mélange des tons, c'est l'intérêt tant pour les sujets antiques ou politiques, que pour les mœurs, les pratiques, les gens, la rue - une curiosité universelle qui est d'abord celle de l'érudit des Lumières, de l'encyclopédiste. Elle annonce la mode du voyage en Orient au XIX^e siècle, ce voyage exotique qui, avant d'ambitionner la quête d'un savoir, affiche la quête d'un savoir-être, et préfigure nos modernes *guides du Routard*. À propos de guides d'ailleurs, cet audacieux beatnik qu'est De Brosses se vante de s'être fait confisquer le sien à la douane romaine, et prendra prétexte de cette mésaventure pour nous renvoyer régulièrement à ce Misson (le Michelin de l'époque), qu'il a en réalité racheté à son retour pour compléter ses notes¹⁵ :

Vous voudriez que je vous fisse une description circonstanciée de tous ces édifices et palais que l'on aperçoit d'icy ; mais, mes amis, c'est un radotage : je vous dis [...] que cela ne se peut. Ignorez-vous l'aventure par laquelle j'ay débuté mon entrée triomphante dans Rome ? J'allai débarquer à la douane ; c'était autrefois la *Curia Antoniana*. Tandis que / j'étais attaché, comm'un badaud, à considérer cet admirable portique de colonnes antiques cannelées, et à m'indigner contre les animaux indécrottables qui ont rempli les interstices de ces colonnes par un infâme torchis, pour en faire un repaire de fripons, [...] les maudits commis de la douane [...] trouvèrent sur le coussin de ma chaise de poste, le second volume de Misson aussitôt confisqué au profit de l'Inquisition. C'est justement le volume de Rome. Voilà mon guide-âne perdu. Ainsi vous voyez que je ne pouroi plus vous rien dire ; je suis dans le cas de ce cardinal dont parle la *Satyre Ménippée* : *Son éloquence il n'a pu faire voir, / Faute d'un livre où git tout son scavoir. / Seigneurs États, excusez ce bon homme, / Il a laissé son calepin à Rome* (Lettre XXXVII à M.M. de Blancey et de Neuilly, *Arrivée à Rome...*, SNC, II, 649).

La perte symbolique du Misson, acte manqué peut-être, n'est-elle pas une façon admirable pour De Brosses de suggérer qu'il inaugure, pour lui-même et ses correspondants, un nouveau genre de voyage, sans guide, sans filet, avec pour simple ressource ses yeux, son goût et sa mémoire ? On note d'ailleurs son double intérêt pour les colonnes romaines et leur transformation (en « un repaire de fripons »), observation très moderne sur leur dégradation et leur réemploi au sein d'une ville pauvre et populeuse.

À Rome, notre De Brosses s'intéresse aussi aux femmes, par galanterie bien sûr, mais avec ce regard attentif, quasi ethnographique, qu'il pose d'abord sur celles du peuple : « Les femmes

¹⁵ Ainsi pour tout commentaire de l'église de Lorette, note-t-il simplement que « L'architecture et les bas-reliefs de ce revêtement sont de différents auteurs, quelques-uns du Sansovin et la plupart de Raphaël de Montelupo. Les uns ny les autres de ces ouvrages ne sont fort bons, quoique Misson les exalte beaucoup. Je n'ay que faire de m'étendre sur le détail de ceci [...]. La description en a été donnée fort au long et avec grande exactitude par Misson, auquel je vous renvoye » (Lettre LVI, à M. de Neuilly, À Modène, le mercredi des Cendres, 1740, II, 1176-1177).

du commun sont icy glorieuses, volontaires, fainéantes, ce qui vient de la facilité qu'elles ont de trouver des dots pour se marier, et par une suite de facilités du peu de soin que l'on se donne pour les élever au travail » (II, XLV, 848). Viennent ensuite celles de la noblesse : « Les dames romaines, dont vous me demandez des nouvelles, ma bonne amie, ne sont pas en prédicament de beauté dans les autres villes d'Italie. On me les avait annoncées laides et malpropres ; j'ai trouvé qu'on leur faisait tort ». Sur le sujet épineux des mœurs : « Vous m'allez demander à la lecture de cette lettre : Qu'est-ce donc que cette jalousie italienne dont on parle tant en France ? Ma foy ! je n'en scay rien . Vous avez déjà vu par mes lettres précédentes que c'étoit un préjugé dont il falloit revenir. [...] si les maris ne paroissent pas formalistes, au moins les galans sont-ils si assidus qu'ils deviennent des argus plus incommodes cent fois que les maris » (Lettre XLV, À Mme Cortois de Quincey, II, 835, 843-844).

Mais l'un des faits majeurs relatés pendant le séjour à Rome concerne le décès du pape et le Conclave qui s'ensuit. Le destinataire de la lettre, l'abbé Cortois de Quincy, se voit offrir tout un mémoire sur les pratiques vaticanes, et un long catalogue des cardinaux « papables » comportant les chances et les handicaps de chacun. De Brosses s'appesantit particulièrement, avec un plaisir d'entomologiste, sur la façon dont on bâtit, à l'intérieur même de cette ruche étrange qu'est le Vatican, un appartement pour chaque cardinal le temps du Conclave, de quoi loger sa suite et se recevoir les uns et les autres : « pour vous le dire en un mot, on bâtit une ville dans une maison et de petites maisons dans de grandes chambres », soit de véritables « cabanes en planches de sapin avec des entresolles au-dessus, en laissant tout le long des chambres un corridor libre pour le passage » (II, LIV, 1145). La lettre se fait ainsi reportage politique, mais aussi anthropologique, sur les mœurs inconnues d'un petit peuple singulier. De la même façon le film de Nanni Moretti, *Habemus papam* (2011), nous contait tout récemment les pratiques à peine moins obsolètes de ces grands seigneurs coupés du monde le temps de l'élection papale.

Mais De Brosses ne se tient pas longtemps à l'observation scientifique ; très vite, le mode badin ou satirique le reprend, et c'est ainsi qu'il explique son brusque départ de Rome après cinq mois d'un conclave presque aussi épuisant pour le voyageur que pour les intéressés :

Je vous ay tenu parole, mon doux objet, et dez le lendemain de la dernière lettre que vous avez reçue de moy, nous prîmes le parti de laisser en prison messeigneurs les cardinaux se faire réciproquement d'éminentissimes coyoneries. Nous avons embrassé bras dessus bras dessous Loppin, Legouz et Migieux. Les deux derniers n'ont pas fait encore un séjour suffisant dans la capitale de l'univers et

l'autre n'a pas voulu exposer l'embonpoint de son individu à l'inclémence de la saison glaciale¹⁶ (À Modène, le mercredi des Cendres 1740, II, LVI, 1171).

On retiendra donc, dans un deuxième temps, la prédilection de De Brosse pour ces trivialités burlesques qui tempèrent un discours menacé de sérieux et de grandiloquence. Après le Vatican, on prendra pour exemple le récit « grandiose » de l'ascension du Vésuve inspirée de Plinius le Jeune, juste avant l'arrivée à Rome. Autant la partie ascensionnelle est détaillée d'un ton épique (« C'est icy que commence l'abomination et la désolation. On trouve déjà des crevasses plus ou moins larges, d'où il sort une fumée tiède et humide¹⁷ ») autant la descente, sous l'effet comique d'une apodose beaucoup plus courte que la protase, est franchement burlesque. De Brosse aperçoit en effet de loin, au bas de la montagne, son « très cher cousin » en train de faire un sort cruel au pique-nique commun :

Je fis au plus vite écrouler sous mes pieds pierres ponceuses et mâchefer ; à chaque coup de talon je descendois de 20 pieds ; heureusement j'arrivai assez à temps pour lui arracher un dernier pilon [de dinde], sur lequel il avait déjà jeté une dent meurtrière (I, XXXII, 545).

Autre exemple de burlesque gastronomique, qui rompt avec le sérieux du propos : la séquence inaugurale de l'arrivée à Rome par le nord de la ville. La description magistrale de son cœur vivant, de la piazza del Popolo à la piazza di Spagna, du port de la Ripetta à la via del Corso, s'interrompt brusquement pour une pause gourmande à l'auberge, dont il faut absolument goûter le *pouding*, gâteau anglais acclimaté à Rome dont De Brosse donne aussitôt la recette¹⁸. Dans ces *Lettres*, le voyageur n'est donc jamais un héros mais un jouisseur, presque un vaurien.

La sortie de Rome des trois amis ne sera pas plus grandiose. Elle s'achève sur l'évocation de la malhonnêteté d'un postillon qui leur fausse compagnie dès le faubourg, où « [l']On a l'honneur d'être roué tout le long, par la *via Flaminia*, qui est une des plus dures antiquitez que je connoisse ». En effet, les chevaux sont attelés, la course est payée d'avance, mais la voiture n'avance pas. Que se passe-t-il donc ? « La raison de cela, ne vous en déplaît, c'est que notre postillon ruzé, feignant de s'en aller pisser, avait sourdement enfilé la venelle avec notre argent » (II, LVI, 1172). Les *Lettres d'Italie* oscillent entre la grandeur des institutions romaines et les mésaventures picaresques de nos galopins dijonnais, juste contrepartie d'un temps d'oisiveté et de libertinage gagné sur l'honnête labeur bourgeois.

¹⁶ Allusion à Molière, *Les Précieuses ridicules*, I, 7.

¹⁷ À M. de Neuilly, « Mémoire sur les environs de Naples », À Rome, 26 novembre 1739, L. XXX, I, 536.

¹⁸ Ce gâteau a été probablement importé d'Angleterre par les riches touristes qui séjournent à Rome : « C'est une chose, mon ami, qui est fort au-dessus des tartes à la crème de Bedreddin-Lolo, qui produisent une reconnaissance si pathétique, si théâtrale dans les *Mille et une nuit* ! [sic] » (Lettre XXXVII, à M. M. de Blancey et de Neuilly, II, 638).

Pour finir cet examen du style, on retiendra que le mélange des genres (dans la *composition* des lettres) et le burlesque forcené du *ton* que nous avons étudiés, ne vont pas sans la revendication d'un parrainage célèbre en matière de vérité. On pourra parler, au-delà des concepts de *naturel* ou de *négligence*, théorisés au XVII^e siècle et désormais admis par les usages épistolaires, de la vivacité d'un style très « Sévigné », cette aisance qui est un défaut dont de Brosse s'excuse et s'honore à la fois :

« tout le jour je suis à chiffonner dans ma chambre ; Quintin en profite pour tirer de moi d'éternelles descriptions qui ne finissent point : je repasse et je commente mes petites remarques. Ci-devant j'étais prêt, comme madame de Sévigné, à me cacher sous mon lit quand j'apercevais mon écritoire¹⁹ ; à présent me voilà remis dans le train de griffonner à la hâte ; Dieu sait de quel style, et combien je donne de soufflets à Vaugelas²⁰ (À M. de Neuilly, II, XLIX, 940 ; voir aussi II, XXXVII, 633).

Ces précautions oratoires, qui présentent paradoxalement l'écriture épistolaire à la fois comme un pensum (parce que penser aux absents fait souffrir), et un devoir d'amitié dont on s'acquitte avec plaisir, ne sont pas de vains mots, mais une composante indispensable de cette recherche d'authenticité dont la *facilité* n'appartient qu'aux grands stylistes. Ainsi faisait déjà Mme de Sévigné avec la conscience de son audace et l'affirmation de son individualité. Par exemple, sur la route de Rome à Modène, la description d'une cascade sera un exercice délicat qui consiste à soigner la vérité scientifique tout en surprenant le lecteur :

Avant que d'arriver à Otricoli, on repasse le Tibre sur un bon pont de pierre que les papes ont fait faire [...]. Cette ville, aussi bien que Narni, n'a rien que d'assez commun ; mais vous n'entendez pas raillerie sur la cascade ; si je ne vous la faisais voir vous feriez autant de bruit qu'elle [...]. Le bruit de la cascade la fait distinguer d'assez loin dans un tems calme. Elle est formée par la chute de la rivière du Velino, qui, ayant son cours au-dessus de montagnes escarpez, se précipite tout d'un coup, quand le terrain vient à luy manquer, sur un bassin de pierres qui fait rebondir l'eau avec un assez bel effet. De ce bassin elle retombe en nappe sur trois rochers, qui luy font une digue. Elle les surpasse par son impétuosité en formant trois espèces de roues d'eau bouillonnante, retombe dans un second bassin et de là, avec grand fracas va se jeter dans la rivière de Nera, qui est si étonnée de cette brusque incartade qu'elle est longtemps à se remettre de son trouble et de son agitation (II, LVI, 1173).

On aura noté la personnification de la rivière, qui clôt ce morceau de bravoure et lui confère sa vivacité : elle ressemble déjà comme deux gouttes d'eau (si j'ose dire), à la fantasque cascade de Blanchefontaine esquissée par Diderot dans sa correspondance, qui dévale le flanc

¹⁹ Voir Mme de Sévigné à Mme de Grignan (5 juin 1680) : « Pour moi, je ne fais que répondre, je n'attaque point, mais cela fait quelquefois tant de lettres que les jours d'ordinaire, quand je trouve le soir une écritoire, j'ai envie de me cacher sous le lit, comme cette chienne de feu Madame, quand elle voyait des livres. Je juge par moi que ce doit être pour vous, avec un mal qui est visiblement augmenté par cette sorte de fatigue » (*Correspondance*, éd. R. Duchêne, Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 1974, p. 962).

²⁰ Claude Favre de Vaugelas, grammairien français académicien (1585-1650), auteur des *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, (Paris, in-4°), est représentatif de l'effort français, sous l'impulsion de Richelieu, pour fixer et normer la langue française.

du couteau de Langres en éclaboussant trois bassins différents – mais Diderot lui aussi était adepte du style Sévigné²¹.

On aura compris le soin que De Brosses met à caractériser chaque site visité, au prix d'un effort de style remarquable. En a-t-il pour autant caractérisé l'Italie telle que ces lettres en avaient le projet, pour répondre aux exigences toujours plus grandes d'un lectorat cultivé mais lointain ? C'est la question à laquelle nous essaierons de répondre dans ce troisième point qui nous servira de conclusion.

* * *

Il est tentant de réduire chaque pays et chaque peuple en formule : c'est même un jeu de société que l'époque et les Français affectionnent²². Comme le remarque Francis Claudon, De Brosses ne manque pas de sacrifier à cette mode : « ainsi à vous parler net, la Provence n'est qu'une gueuze parfumée » (I, III, 21), ou : « À mon sens, Naples est la seule ville d'Italie qui sente véritablement sa capitale » (I, XXXI, 520) ; mais, une fois arrivé à Rome : Elle est belle, cette Rome, si belle que, ma foi, tout le reste me paraît peu de chose en comparaison » (II, XXXVI, 626)²³.

Aussi le sens se dérobe-t-il au fur et à mesure de la progression du voyage, d'autant plus qu'à l'époque « il n'existe guère une Italie homogène, quantifiable, qualifiable, comme l'est celle de Goethe ou de [Vivant] Denon²⁴ ». Ainsi le petit président s'en sort-il fréquemment par un système de comparaison certes légitime, mais inopérant, car si l'Italie ressemble à la France, c'est que la France ressemble à l'Italie... Ainsi, à propos du Palais Pitti de Florence : « La cour intérieure est d'un très beau dessin [...], comme celle[s] du Luxembourg auquel ce palais-ci ressemble beaucoup » (« en effet, Marie de Médicis avait eu l'idée de faire bâtir à Paris sa maison natale », I, XXIV, 441). De plus les préjugés, qu'il avait eu la volonté sincère de balayer, ne sont bien souvent que déplacés : les maris romains ne sont pas jaloux, toutefois, écrit-il, « J'ay cru encore reconnoître à Naples l'extérieur de la jalousie [...], mais Naples a plustost les mœurs espagnoles qu'italiennes » (II, XLV, 843).

²¹ « On descend par un escalier rustique à une fontaine qui sort d'une roche. Ses eaux, reçues dans une coupe, coulent de là et vont former un premier bassin ; elle coulent encore et vont remplir un second ; ensuite reçues dans des canaux, elles se rendent à un troisième bassin au milieu duquel elles s'élèvent en jet » (Diderot, *Lettres à Sophie Volland*, op. cit., p. 42).

²² Ainsi Diderot, rapportant une conversation sur les mœurs amoureuses de ses contemporains : « et puis voilà les mœurs des différents peuples en jeu, le sauvage, qui se grille avec des allumettes, le musulman, qui se taillade avec son couteau, l'Espagnol, qui se transit sous une gouttière, la guitare à la main ; le Français, qui pirouette, siffle, persifle, montre sa jambe et ses dents » (*ibid.*, 10 septembre 1768, p. 569, chez Damilaville).

²³ Francis Claudon, *art. cit.*, p. 156-157.

²⁴ *Ibid.*, p. 157.

À défaut de percer le secret d'un pays, de Brossette invente donc un style. À défaut de définir l'italianité, il invente un concept, la « Lettre de » (d'Abyssinie, de Somalie...), capable, par la vertu de ce « décousu épistolaire », de saisir les fluctuations et les impressions de voyage, comme à la même époque les romanciers épistolaires tentent de capter celles de l'âme (Montesquieu, Richardson, Rousseau). Ce faisant, son rêve d'Italie reste intact. Ce qu'il y cherche, c'est lui-même, c'est l'unique, l'exceptionnel. À Pise, ce n'est pas la Tour qu'il admire, mais « le jardin des simples, qui n'est pas bien grand, mais où il y a quantité de plantes américaines curieuses », ainsi que le vestibule du jardin [...] où l'on a rassemblé de grands vilains squelettes de baleines (I, XXVII, 472) – comme si les plantes américaines et les squelettes de baleines préfiguraient ces plus grands voyages que De Brossette publiera un jour (chez Durand, en 1756²⁵), sous le titre : *Histoire des navigations aux Terres australes*.

La forme des « Lettres de voyage » aura un succès foudroyant, notamment auprès des écrivains romantiques, mais, comme tout ce qui concerne « l'écriture de soi », elles seront aussi concurrencées par celle du « journal » : comparons les récits de Du Paty (*Lettres sur l'Italie*, 1785), et celles de l'abbé Barthélémy (*Voyage en Italie, imprimé sur ses lettres originales écrites au comte de Caylus*, 1801), avec le récit de Charles Duclos (*Considérations sur l'Italie*, 1791) et de Stendhal : *Rome, Naples et Florence*, ou encore les *Promenades dans Rome*²⁶.

Il serait presque plus amusant de considérer la fortune tardive de la lettre d'Italie dans sa complicité avec le cinéma. En effet c'est le découpage épistolaire qui inspirera manifestement la forme du *road-movie*, permettant ce même défilé subjectif d'impressions et de vues, sur le principe de la carte postale animée. Qu'il s'agisse de ces « instantanés » de la vie romaine attrapés depuis le vespa d'Audrey Hepburn (dans *Vacances romaines* de William Wyler, 1953), ou des clichés pris par la pin-up autostoppeuse dans la Cadillac de Bourvil (sur les autostrades du Mezzogiorno, dans *Le Corniaud*²⁷), on peut être certain que jamais De Brossette ni son postillon indélicat n'auraient imaginé une telle postérité.

Odile Richard-Pauchet,
Université de Limoges, EHIC

²⁵ Voir Sylviane Leoni et Réal Ouellet (dir.), *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux Terres australes de Charles de Brossette*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006, 220 p.

²⁶ Textes regroupés dans Stendhal, *Voyages en Italie*, éd. V. del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973.

²⁷ *Vacances romaines* de William Wyler, 1953, avec Gregory Peck et Audrey Hepburn (Oscar de la meilleure actrice) ; *Le Corniaud* de Gérard Oury, 1965, avec Bourvil et Louis de Funès.